

Michel Leiris : *L'Âge d'homme* ou l'écriture de la honte

Santino CALCAGNO

honte — te hante,
t'ôte de toi
et, tout au fond,
te tond à tâtons

Michel Leiris, *Langage Tangage ou Ce que les mots me disent*,
Paris, Gallimard, 1985, p. 32

« Ce que je méconnaissais, c'est qu'à la base de toute introspection il y a goût de se contempler et qu'au fond de toute confession il y a désir d'être absous. Me regarder sans complaisance, c'était encore me regarder, maintenir mes yeux fixés sur moi au lieu de les porter au-delà pour me dépasser vers quelque chose de plus largement humain¹. » Dans *L'Âge d'homme*, l'entreprise autobiographique de Michel Leiris vise à se voir et à s'exposer avec « authenticité ». « Être vrai », montrer « le dessous des cartes », « rejeter toute affabulation », autant d'expressions qui montrent la volonté d'atteindre cette résonance si difficile que suscite, chez Leiris, le « véridique ». Par ailleurs, dans sa préface, celui-ci se réclame d'un classicisme proche du geste mimétique d'Aristote. Leiris propose, en effet, une forme d'écriture en portant un œil neutre, « objectif » à lui-même. Il faut entendre par là, le choix de la conversion du regard : quitter les lieux, sortir de soi, afin de s'observer à partir d'un autre espace. Le projet de *L'Âge d'homme* consiste, en outre, à se contempler objectivement, à se voir à distance, afin de se regarder d'un point extérieur. Ce regard de distance à lui-même, va permettre au sujet de mieux s'observer, afin de saisir, comprendre le « je ».

Or le refus de proximité avec soi semble être une des premières capacités réflexives du sujet avec lui-même. Par ce regard « sans complaisance », Leiris entend, en effet, maintenir ses yeux fixés sur lui-même, afin de se voir et se re-voir d'un autre œil. Cette lucidité » que poursuit Leiris, lui permet, pour reprendre les paroles que revendique l'écrivain dans sa préface, de compenser sa « médiocrité » en tant que modèle. *L'Âge d'homme* pose donc la question de la révélation avec l'extérieur tout en préservant une certaine séparation réflexive : « [...] mettre en lumière certaines choses pour soi en même temps qu'on les rend communicables avec autrui² [...] » déclare-t-il.

C'est cependant dans le refus manifeste d'un rapport aimant avec soi, que le sujet entend s'identifier et se confesser. Chez Leiris, l'écriture de soi est donc envisagée sous le signe de la honte.

Mais paradoxalement, le sentiment de honte ne peut pas se dire, et ne se représente pas, d'où la difficulté de l'évoquer, et de l'illustrer. Il est complexe et est toujours le fruit d'une grande diversité d'éléments qui ont été intériorisés par le sujet qui l'éprouve. Il entre dans les plis et les replis de notre être, de notre identité face au monde, et interroge les dimensions principales de l'homme : notre condition physique, sociale et spirituelle.

Dans son ouvrage *La honte, psychanalyse d'un lien social*, le psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron montre que cet affect témoigne d'une désorganisation émotionnelle du sujet. En ce sens, le sentiment de honte apparaît comme l'irruption brutale d'une identité qui se défait. Tel est le paradoxe de *L'Âge d'homme*. Avec la honte, l'autobiographie se fonde sur la destitution du moi. C'est le sujet qui est atteint dans son moi intérieur.

1. ¹Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, [1939], précédé de « De la littérature considérée comme une tauromachie », Paris, Gallimard coll. Folio, p. 13

2. ²*Op.cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 21

Mettant le sujet autobiographique en lumière, la honte est également un affect dans lequel il peut paradoxalement s'identifier. Elle vient se situer à la jonction de l'idéal individuel et des idéaux collectifs et est totalement indivisible de notre environnement social. Face au travail d'écriture autobiographique, l'écrivain place donc le lecteur dans une situation d'intrusion, presque en observateur.

Les formes de la honte

D'origine germanique, le mot « honte » renvoie au « déshonneur », tandis que le français « vergogne », employé uniquement dans sa formulation négative « sans vergogne » signifie le « sentiment de honte ». De même, cette expression renvoie pudiquement aux organes sexuels, ces « parties honteuses ».

L'expérience de la honte est intimement liée à la révélation. Elle exclut le secret, viole l'intime, et blesse la dignité du sujet. La honte force le secret à sortir. Tel est, apparemment, le souci manifeste de Leiris, qui entend trouver dans *L'Âge d'homme* un « je », le saisir, et tenter de le pousser au dehors, de l'expulser, afin de forcer le moi possible à se dire. Il s'agit par-là, de s'identifier et de se construire dans le déshonneur et dans la honte. Cet affect nourrit l'écriture autobiographique. Mieux, la honte participe de la stratification fantasmatique d'un sujet : « Nous conférons à autrui, par la honte, une présence indubitable³ » écrit Jean-Paul Sartre dans son essai *L'Être et le Néant*. Chez Sartre comme chez Leiris, la honte est donc d'abord un phénomène de reconnaissance qui permet au sujet de s'identifier à travers le regard de l'autre.

« L'invincible honte » se manifeste plutôt lorsque le sujet est démasqué ; lorsqu'il est découvert par le regard cruel et anéantissant de l'Autre.

Toutefois, dans *L'Âge d'homme*, le sentiment de honte n'est pas exclusivement provoqué par le regard de l'autre, révélant l'existence contingente du sujet parmi les objets du monde. Chez Leiris, la honte figure comme découverte du caractère de l'existence du sujet autobiographique. Même si plusieurs épisodes de « mortifications » se présentent comme de véritables « scènes de tribunal », la honte ne s'offre pas uniquement comme un affect d'ordre social, impliquant obligatoirement un tiers. Au contraire, elle peut être intériorisée.

Le danger de l'écriture

Comme l'a écrit Rousseau dans les toutes premières lignes de ses *Confessions*, le souci manifeste de tout autobiographe est de se montrer comme « un homme dans toute la vérité de la nature⁴ ». En s'exposant, l'autobiographe affronte publiquement le lecteur en lui révélant ses secrets, et autres aspects intimes de sa vie. « — Alors, tu vas vraiment faire ça⁵ ? », se demande Nathalie Sarraute dans les premiers mots de son autobiographie. L'écriture de soi apparaît alors comme un moyen de se libérer, en évoquant ces « souvenirs d'enfance », comme un moyen de se défaire des « mots qui gênent », tant par leur pudeur que par leur réserve. Tel fut le cas pour l'écrivain Michel Leiris.

Comme l'indique le *Prière d'insérer* de 1939, la première préface de l'œuvre, l'autobiographe, soucieux de s'exposer avec « authenticité », vise à se « débarrasser décidément de certaines

3. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943, p. 315

4. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Gallimard coll. Folio classique, p. 33

5. Nathalie Sarraute, *Enfance*, Gallimard coll. Folio, p. 7

représentations gênantes⁶ », et entend : « Mettre à nu certaines obsessions d'ordre sentimental ou sexuel, confesser publiquement certaines des déficiences ou des lâchetés qui lui font le plus honte [et] introduire ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau dans une œuvre littéraire⁷. »

À travers la métaphore de la tauromachie, Leiris se met littéralement en danger. Le danger de se mettre à nu, de s'exposer avec authenticité, et d'affronter, non pas une mort qui serait causée, métaphoriquement, par le taureau, mais par un sentiment peut-être plus « dangereux » : la honte. Le mot est lâché. La honte est comme un péril, une mise à mort de l'autobiographe par ses propres aveux ; c'est le risque de l'écriture : « La mort, cela se mérite, or, la honte est le seul affect qui mérite la mort⁸ », écrit le psychanalyste Jacques Lacan.

Mais si la honte est perçue comme un danger, elle garantit paradoxalement l'« authenticité » du texte, tel est son mot. C'est bien « cette ombre d'une corne de taureau » que réclame Leiris, ce risque « mortel » que fait courir l'écriture, afin de se livrer publiquement au regard de son lecteur.

L'écriture de soi est pensée comme un moyen volontaire de se faire honte. Les aveux, les scènes de confession et les déclarations de culpabilité font partie intégrante du genre autobiographique. Le travail d'écriture de *L'Âge d'homme* s'envisage alors comme une certaine forme de thérapie. Écrire pour se faire honte, et se libérer de cette honte. Sorte de « liquidation » de la honte par l'écriture.

Leiris se révèle « obsédé » par l'idée de porter une faute, et d'avoir péché. Et cette honte rappelle le péché originel d'Adam et Ève. Dans la Genèse, cette loi régit en effet un des plus anciens épisodes bibliques dans lequel Adam et Ève, après avoir goûté au fruit défendu de l'arbre de la connaissance, se découvrent nus et honteux. Ce faisant, la nudité, au sens plein du terme, entretient des rapports privilégiés avec les sentiments de culpabilité.

Dans *L'Âge d'homme*, comme dans la Genèse, la nudité est le fait d'être rivé à soi-même, d'être dans l'impossibilité de se fuir, exposant publiquement le corps et l'âme. En outre, le « je » qui s'énonce dans l'œuvre ne cherche pas à se faire aimer du lecteur, nous semble-t-il, et ne cherche pas à faire l'écrivain ou ce « faiseur de confession⁹ » au regard de l'autre. Au contraire, en désublimant l'écriture autobiographique, Leiris offense le genre dans lequel il écrit. Et plus encore, il cherche à exposer sa honte de sorte à offenser, et à « scandaliser » son lecteur, c'est son mot.

Jouissance dans la honte

Si la critique s'accorde à dire que *L'Âge d'homme* troublait le lecteur par son manque de complaisance, et si le sentiment de honte causait du « déshonneur » à l'autobiographe, son œuvre met en scène un « je » qui, paradoxalement, gagne en courage et en héroïsme. Dans l'œuvre, les aveux de « mortification » sont placés aussi sous le signe du plaisir. Comme Rousseau, Leiris semble jouir de sa propre humiliation. Et le sentiment de honte serait un moyen de jouir dans l'écriture. En effet, à mesure que le lecteur parcourt le texte de *L'Âge d'homme*, les récits qui relèvent de l'humiliation se font de plus en plus nombreux, et marquent manifestement un désir de se faire honte dans l'écriture. L'autobiographe se charge de nous le rappeler dans la préface, lorsqu'il présente la « confession » comme un moyen volontaire de se faire humilier. En ce sens, le lecteur fait face à une double proposition : s'agit-il d'une « liquidation » totale de la honte ou au contraire, s'agit-il de s'enfoncer dans cet abîme ? Telle est, nous semble-t-il, une des courbes principales de *L'Âge d'homme*, et plus largement, du genre autobiographique.

6. *Op.cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, précédé de « De la littérature considérée comme une tauromachie », p. 12

7. *Ibid.*, p. 10

8. Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse, Le Séminaire Livre XVII*, dernière leçon du 17-06-70, Seuil, 1991, p. 209-223

9. *Op.cit.*, Michel Leiris, « De la littérature considérée comme une tauromachie », p. 18

En outre, plus le sujet se montrera honteux et lâche, plus il sera perçu, sur le plan de l'énonciation, comme un être courageux et héroïque. Une aporie de la honte, dans laquelle le sentiment de honte est, chez Leiris, affirmé, provoqué mais aussi, fortement savouré.

Le premier récit se trouve dans le sous chapitre « sexe enflammé ». L'autobiographe nous révèle entre parenthèses sa honte, lorsqu'il évoque sa « tendance au phimosis », et lorsqu'il fut amené à comparer son « membre » avec les autres garçons :

Comme j'avais, par ailleurs, congénitalement tendance au phimosis (ce qui me faut plus tard une grande source de honte, quand je comparais mon membre à celui des autres garçons), il fut à cette époque question de mon circoncire, mais on n'eut pas besoin, en fin de compte, d'une telle intervention¹⁰.

Le lecteur n'est pas confronté à un discours hédoniste. Il ne s'agit pas d'exposer uniquement des aveux terriblement humiliants, d'avouer un crime monstrueux, mais plutôt, de révéler les « bassesses ». C'est cette honte banale, cette honte petite et quotidienne, qui a aussi un intérêt dans *L'Âge d'homme*.

La honte et le corps

L'autobiographe, soucieux de s'exposer avec « authenticité », entend se confesser comme un être humilié. Comme le rappelle le *Prière d'insérer*, son œuvre se présente comme une déclaration de culpabilité. Les aveux dans *L'Âge d'homme*, passent par une mise en accusation du corps. Bien avant de présenter son corps, bien avant de le dépeindre, l'autobiographe se désigne coupable d'avoir eu un corps. En outre, le corps est humiliant avant même d'être humilié puisqu'il n'est que dégoût. L'organisme anatomique est blâmable ; la chair est menacée, et sa putréfaction est activée :

Je perdrai toute tenue, je me dégonflerai, sans compter les mille petites misères qui fondent sur les malades et sur les morts : faire sur un bassin, ne plus dominer son sphincter, sentir mauvais, se liquéfier¹¹.

Le corps de l'autobiographe est presque toujours « menacé » d'effritement ou d'écroulement. Il est honteusement *rongé*. Mais plus exactement, la peau semble être, elle aussi, une « source de honte ». Leiris souligne d'ailleurs l'importance de cette question, lorsqu'il signale, dans l'autoportrait liminaire, ses « déficiences » physiologiques :

Mes yeux sont bruns, avec le bord des paupières habituellement enflammé ; mon teint est coloré ; j'ai honte d'une fâcheuse tendance aux rougeurs et à la peau luisante¹².

Le traitement de la peau est ici mis à mal, et va de pair avec la répulsion du corps. L'image d'une peau différente, presque « anormale » ou honteuse à exposer, montre, dès l'incipit, l'aspect humiliant de la chair. La peau, ce tissu voilant la face interne du corps, garantit, selon Nathalie Barberger, « l'intégrité du propre et fournit le langage chair de la surface¹³ ». En ce sens, la peau se présente comme une texture humiliante, ayant pour objet de cacher l'intériorité corporelle. Avoir un corps, se voir avoir un corps est « affreusement mortifiant ». Tel est, apparemment, une des courbes de *L'Âge d'homme*. Mais Leiris semble généraliser ce dégoût et dévalorise, plus largement, l'ensemble de la sphère organique.

Dans le portrait physique détaillé qui ouvre l'œuvre, ou comme le nomment les spécialistes de

10. ^{Op.cit.}, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 105

11. ^{Op. cit.}, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 112

12. ^{Ibid.}, p. 23

13. Nathalie Barberger, *Le Réel de traviole*, presses universitaires du Septentrion, p. 149

la rhétorique et de la stylistique, la tapinose — succession d'expressions exagérées, à caractère réducteur et péjoratif —, Leiris oppose l'apparence vestimentaire à l'horreur humiliante de son corps, et souligne l'inadéquation qui les relie. Selon lui, son corps est en lui-même repoussant. De même, les vêtements et la recherche de l'élégance, sont envisagés comme un moyen, certes inefficace, de compenser la « laideur humiliante » de la chair, et de refaire le corps honni de l'autobiographe :

J'aime à me vêtir avec le maximum d'élégance ; pourtant, à cause des défauts que je viens de relever dans ma structure et de mes moyens qui, sans que je puisse me dire pauvre, sont plutôt limités, je me juge d'ordinaire profondément inélégant ; j'ai horreur de me voir à l'improviste dans une glace car faute de m'y être préparé, je me trouve à chaque fois d'une laideur humiliante¹⁴.

L'autoportrait liminaire présente le corps comme un ensemble de morceaux dissymétriques. Chez Leiris, nous ne sommes pas dans la construction d'un corps idéal. Qu'il s'agisse de sa condamnation ou de sa destruction, le corps de l'autobiographe se manifeste comme un ensemble discontinu. Placé sous le signe de l'effritement, il rappelle certaines toiles du peintre Francis Bacon, dans lesquelles figurent plusieurs corps crispés, désarticulés et invertébrés ; des corps marqués par l'usure du visage ; des corps cicatrisés, rongés. En témoigne une note de son journal datant du 21 janvier 1981, lorsque Leiris évoque sa « principale raison d'écrire », qui consiste à « changer l'angoisse en mélancolie » :

À l'inverse du Portrait de Dorian Gray qui, jusqu'à l'effondrement final, dissimule ce qui ronge le modèle, un portrait peint par Bacon semble montrer, d'emblée, son modèle en tant que créature rongée¹⁵.

Leiris et Bacon sont en effet tous deux fascinés par des préoccupations de portraitiste « vieillissant ». L'originalité des œuvres de Bacon est d'articuler la figure au fond et le corps au décor ; un peu comme Leiris, serions-nous tentés de dire. En effet, selon le protocole du portrait qui ouvre le récit, *L'Âge d'homme* présente aussi l'image d'un corps, laissant échapper le contenu de la matière ; un corps où l'intérieur déborde à l'extérieur. À travers la minceur de la chair, et plus particulièrement, derrière la finesse de la peau, les organes dits « internes » au corps, ressortent de façon abrupte. Les formes des « veines », fortement prononcées sur le front et les mains de l'autobiographe, illustrent notre propos « un front développé, plutôt bossué, aux veines temporales exagérément noueuses et saillantes » ; et plus loin dans le récit, « Mes mains sont maigres, assez velues, avec des veines très dessinées ».

Plusieurs gestes quotidiens confèrent au texte, une dimension humiliante. Il s'agit, plus précisément, d'évoquer les « orifices » du corps — l'anus, la bouche, et plus loin dans le texte, le sexe féminin — comme des éléments inqualifiables. Mais la bouche et l'anus, tantôt liées aux fonctions génitales, tantôt aux fonctions excrétoires, deviennent des opérateurs d'abjection. Non seulement ces « trous » corporels sont présentés comme le signe de la souillure, mais ils témoignent également d'une grande source de honte pour l'autobiographe. Rejeter ce corps troué, parce qu'il est de nature inhumaine. Tel est *a priori* l'une des causes qui incite l'écrivain à éprouver de la honte. Mais Leiris semble se concentrer, plus profondément, sur une seule partie du corps.

En effet, dans *L'Âge d'homme*, les désordres de la chair sont liés à la « région anale ». Dans le chapitre IV, intitulé « Judith », Leiris nous relate sur le mode de la rumeur, la cause qui fit déclencher chez un enfant, une profonde répulsion à l'égard de son père. Dans cet épisode, la cause semble honteuse à se dire et à s'écrire, d'où l'utilisation du pronom indéfini *on* qui suggère une

14. ^{Op.cit.}, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 24

15. ^{Op.cit.}, Michel Leiris, *Journal*, p.738

confusion des sources, et du sujet qui *raconte* :

On m'a raconté qu'un homme que j'ai connu, et qui s'est suicidé, se rappelait avoir conçu, dès sa première enfance, une haine irrémissible à l'égard de son père, du jour qu'il l'avait entendu péter¹⁶.

La haine masque ici le sentiment de honte, même si l'extrait ci-dessus tend vers un humour indéniable. Mais l'utilisation du verbe « péter » témoigne tout de même de l'ignominie du corps. En outre, dans cette tension entre tragique et ridicule, la chair est humiliante et humiliée parce qu'elle est *chair*. La prédilection pour la région anale, cette « lune », comme le rappelle le narrateur adulte dans la série de *la métaphysique de mon enfance*, tend à souligner la dégradation de la chair, son aspect impropre et profane. En effet, la région anale est par excellence l'organe qui fait honte. Leiris souligne de nouveau l'importance de cette question, nous semble-t-il, lorsqu'il évoque, les conditions dans lesquelles l'un des convives présents aux soirées musicales qu'organisait son père mourut :

Entre autres personnes, il invitait souvent à dîner avec son mari (un cousin germain de ma mère, homme assez brillant et sympathique, goûtant fort la bonne chère et la vie large, mais qui devait mourir plus tard, dans d'horribles souffrances, d'un cancer à l'anus) [...] ¹⁷.

L'autobiographe témoigne presque d'une certaine complaisance à évoquer cet organe par où s'évacuent les matières fécales. Les nombreuses occurrences de ce mot le prouvent de façon manifeste.

Du rejet du corps au rejet de la vie, l'autobiographe confesse, de la même façon, sa répulsion à l'égard des femmes enceintes, et exprime sa nausée face au corps du nourrisson : « D'un point de vue moins immédiatement érotique, j'ai toujours eu le dégoût des femmes enceintes, la crainte de l'accouchement et une franche répugnance à l'égard des nouveau-nés¹⁸. » À travers l'épisode de l'accouchement de sa sœur — de sa cousine, en réalité —, l'autobiographe présente le corps du nourrisson comme un être physiologiquement anormal, nauséabond et impropre, pour ne pas dire impur et profane. Le corps du nouveau-né est à la fois repoussé par l'écrivain et repoussant par son enveloppe corporelle qui est, pour reprendre les propos du texte, « à vomir ». Posé comme une véritable souillure, et réduit à un ensemble indigeste, le corps du nouveau-né relève de la tératologie. Mieux, il fut pour Leiris enfant, comparable à l'expérience répugnante du vomissement :

Quand ma sœur accoucha d'une fille, j'avais quelque chose comme neuf ans ; je fus littéralement écoeuré lorsque je vis l'enfant, son crâne en pointe, ses langes souillés d'excréments et son cordon ombilical qui me fit m'écrier : « Elle vomit par le ventre ! » ¹⁹

« Accouchement » et « vomissement » sont alors intrinsèquement liés dans les rapports qui les nouent au dehors, parce qu'ils expulsent au-dehors du corps, des éléments incommestibles, et physiologiquement repoussants. Nous pourrions d'ailleurs supposer l'intervention d'un jeu de mots de la part du narrateur adulte, entre les signifiants « accouchement » et « vomissement », créant un écho sonore aux accents lacaniens.

Pour Leiris, le corps est abjection. Et l'organe sexuel féminin continue de hanter le narrateur adulte. Dans le sous-chapitre « Yeux-crevés », l'autobiographe témoigne d'une profonde aversion pour les parties intimes de la femme ; le sexe féminin est perçu comme une souillure :

16. *Op. cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 88

17. *Ibid.*, p. 89

18. *Ibid.*, p. 26

19. *Ibid.*, p. 26

La signification de l'« œil crevé » est très profonde pour moi. Aujourd'hui, j'ai couramment tendance à regarder l'organe féminin comme une chose sale ou comme une blessure, pas moins attirante en cela, mais dangereuse par elle-même comme tout ce qui est sanglant, muqueux, contaminé²⁰.

Ainsi, le corps est, chez Leiris, humiliant avant tout. Le souci manifeste de l'autobiographe est de nous offrir une histoire de la honte, qui s'exprime à travers l'ignominie d'un corps. Dans *L'Âge d'homme*, c'est donc la chair qui raconte son humiliation.

Les rougeurs

La honte est difficilement représentative. Étant indicible, elle s'énonce par ses effets et ses conséquences. Chez Leiris, les manifestations de la honte s'incarnent et s'éprouvent à l'intérieur d'un corps. Si ce sentiment est une émotion ou un affect, il se présente également comme une manifestation physique. Le corps témoigne de la honte à l'œuvre par sa disgrâce et son indignité. Mais le corps de l'autobiographe témoigne également de la honte par ses « rougeurs » : ces vaisseaux capillaires du visage qui se gorgent de sang, et qui ne dépendent ni d'une provocation physique, ni d'un mouvement volontaire des muscles. Dans *L'Âge d'homme*, les rougissements d'une zone corporelle sont des signes du sentiment de honte. Ce processus est extrêmement présent chez Leiris. Or rougir reste un mouvement qui ne peut se commander. Le sujet qui éprouve de la honte est donc condamné à subir ses rougeurs sans jamais pouvoir les contrôler.

L'épisode du premier souvenir de spectacle de magie durant lequel l'enfant, fasciné par la représentation du prestigitateur — véritable séance d'illusionnisme — oublie de demander à sa mère de le faire sortir au « moment opportun », place le corps sous le signe des parties honteuses. Opposant l'illusion théâtrale à la vérité corporelle, cet événement se présente comme un récit atrocement mortifiant. L'ensemble de la sphère organique semble échapper à toute tentative de contrôle. Cette association entre honte et chair surplombe *L'Âge d'homme*.

La première fois qu'on me conduisit au théâtre, c'était à la petite salle du Musée Grévin, où s'exhibait, je crois, un prestidigitateur. Absorbé par le spectacle, je négligeai de demander à ma mère de me faire sortir en temps opportun et m'oubliai dans ma culotte. L'odeur, et la rougeur intense qui monta à mes joues, révélèrent la honte de mon méfait. Autant que je connais ma mère, elle ne me gronda pas bien fort, je fus très mortifié quand elle m'emporta, baissant dans ma puanteur²¹.

Les rougeurs, manière d'exposer le corps comme une source incontrôlable, signalent sur le mode de la culpabilité, la faute commise par l'enfant et le péché sacrilège de son corps. En outre, la chair révèle ce que le sujet souhaiterait masquer et faire disparaître. C'est donc aussi la conscience d'exhiber un corps regardé qui est interrogé.

Le narrateur adulte nous dit bien qu'il fût, étant enfant, « très mortifié » seulement lorsque sa mère l'emporta. La honte précède donc l'humiliation dans ce récit du musée Grévin, bien que ces deux occurrences aient parfois tendance à se confondre dans le reste de l'œuvre.

Or la honte permet également au « je » de se reconnaître sous le regard d'autrui. Mieux, elle lui permet de se construire et de se constituer en tant que sujet à part entière. Dans *L'Être et le néant*, Sartre montre en effet la honte comme un phénomène de reconnaissance : « [...] la honte est honte de soi, elle est reconnaissance de ce que je suis bien cet objet qu'autrui regarde et juge²². » Être, chez Sartre comme chez Leiris, c'est donc être assujéti à ce regard.

20. *Op. cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 80

21. *Ibid.*, p. 44

22. *Op. cit.*, Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, p. 300

Le sentiment d'impuissance

Dans *L'Âge d'homme*, la honte et l'impuissance sont intrinsèquement liées. En effet, dans le dernier chapitre, Leiris, soucieux de s'exposer avec authenticité, nous révèle qu'il souffre encore aujourd'hui d'un « atroce sentiment d'impuissance — tant génitale qu'intellectuelle²³ ». Comme chez les héros stendhaliens, et plus exactement, comme le personnage d'Octave dans *Armance*, l'autobiographe est pénétré par un terrible sentiment d'impuissance physiologique. L'impuissance, chez Leiris, se traduit donc comme un sentiment pénible d'être inférieur à la normale. Dans *Fourbis*, Leiris montre, en effet, à plusieurs reprises, son impuissance à agir, et évoque son manque de corps :

[...] reculant d'abord devant tel exercice vertigineux ou saut qui m'eût demandé trop d'effort, puis allant de démission en démission et finissant par me dérober à tout ce qui exigeait que mon corps fût mis en jeu (je ne dis pas même : courût un véritable danger)²⁴.

Son corps, exclu et rejeté à la fois, se présente comme un ensemble déficient. Le sentiment d'impuissance ou d'infériorité est placé sous le signe de la fatalité. Un extrait de son *Journal*, datant du 23 septembre 1985, montre en effet comment l'autobiographe est profondément hanté par ce sentiment d'impuissance :

Une des choses qui me rongent : la certitude que je serais au-dessous de tout dans des circonstances graves (un naufrage, par exemple, ou l'assistance physique à prêter à une personne en danger*)

* Refus de tous honneurs, moins — tout compte fait — par dédain de quelqu'un qui les tient pour rien ou les considère comme galvaudés, que par jugement contre moi-même (5-10-85)

Hanté par l'idée de ce péché virtuel comme si, pieux, j'étais hanté par celle du péché originel (6-10-85)²⁵

Face à la femme, le corps de l'autobiographe est en position d'infériorité. Et cette « indignité » tend manifestement à lui faire honte. Mais plus largement, chez Leiris, l'impuissance physiologique renvoie aussi aux parties génitales. Tels sont les propos tenus lors de l'autoportrait liminaire : « Sexuellement, je ne suis pas, je crois, un anormal simplement un homme plutôt froid — mais j'ai depuis longtemps tendance à me tenir pour quasi impuissant²⁶. » Le sentiment d'impuissance régit alors la vie sociale et sexuelle de l'autobiographe. *L'Âge d'homme* tend à présenter un « je » stérile face aux plaisirs de la chair. Le « froid » dont parle l'autobiographe, pourrait en effet nous renvoyer à la question de l'impuissance sexuelle.

Leiris évoque dans ses souvenirs une image de lui-même terriblement insupportable à recevoir et à accepter, parce qu'elle montre l'impossibilité de devenir « adulte ». Derrière le mot adulte, entendons aussi le mot « homme ». La question de l'érotisme doit donc être prise en compte. Dès l'enfance, le corps de Leiris subit une mutilation intérieure — l'humiliation de ne pas être comme ses frères — et devient à la fois, un phénomène improprie à la reproduction — la déficience physique de ses organes génitaux. En outre, derrière l'angoisse d'un Moi qui ne peut mûrir, s'ajoute l'appréhension douloureuse d'un corps qui ne peut se développer correctement, et plus particulièrement, la crainte de ne jamais atteindre l'aspect des organes génitaux de l'homme.

L'angoisse d'être dans l'incapacité de séduire ou de courtiser semble traverser l'ensemble de l'œuvre. Même lors d'épisodes où l'acte sexuel est « donné », Leiris nous révèle son impuissance. Le récit où il évoque son ambition d'accomplir l'acte érotique avec des « catins » illustre notre propos.

23. *Op. cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 196

24. Michel Leiris, *Fourbis*, p. 117

25. *Op. cit.*, Michel Leiris, *Journal*, p. 781

26. *Op.cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 25-26

En effet, les « catins » qui sont censées être « faciles » à gagner sur le plan sexuel, échappent toutefois à l'autobiographe :

[...] cocktails nombreux payés à des catins dont j'obtenais à peine quelques caresses ; noires saouleries à plusieurs dans des chambres d'hôtel d'où je ressortirais toujours vierge ; coucherie enfantinement quémandées et toujours éludées ; flirts avortés²⁷.

Chez Leiris, la femme, figure castratrice, est avant tout une source d'humiliation. En effet, l'autobiographe est impuissant devant la femme désirée et manifeste un profond sentiment d'infériorité à son égard. Ce terrible sentiment découle précisément de cette « constante faiblesse » que subit le narrateur adulte lorsqu'il se retrouve « nez à nez » avec une dame. Par ailleurs, la femme provoque ou accroît le sentiment d'isolement de l'autobiographe, lorsque celui-ci, sait qu'il va devoir la « séduire » :

Tous mes amis le savent : je suis un spécialiste, un maniaque de la confession, or, ce qui me pousse — surtout avec les femmes — aux confidences, c'est la timidité. Quand je suis seul avec un être que son sexe suffit à rendre si différent de moi, mon sentiment d'isolement et de misère devient tel que, désespérant de trouver à dire à mon interlocutrice quelque chose qui puisse être le support d'une conversation, incapable aussi de la courtiser s'il se trouve que je la désire, je me mets, faute d'un autre sujet, à parler de moi-même²⁸ [...].

Les termes clés à valeur péjorative, qui figurent dans l'extrait ci-dessus, tels que « incapable » « infériorité », « dominé » « humiliante sensation » et « impression constante de faiblesse » illustrent un sentiment commun d'impuissance devant la femme. Ils traduisent, en outre, un certain handicap social et une paralysie sexuelle.

Objet de fascination et d'humiliation, la figure féminine est donc pour Leiris, cette « Méduse » dont il évoque en guise d'introduction dans le premier chapitre de *L'Âge d'homme*. C'est donc la faiblesse de sa conduite et son impossibilité à tenir « le rôle normal du mâle » qui rend aussi humiliant.

De l'impuissance intellectuelle à l'impuissance littéraire

L'Âge d'homme expérimente, à sa façon, l'esthétique de la honte ; la honte à n'être qu'un « littérateur ». Cette faiblesse, prétendue par Leiris, produit une certaine nausée, non pas à cause d'une médiocrité que le lecteur jugerait réelle. Mais parce qu'il est plutôt question d'une œuvre dans laquelle un homme se met en phrase. Les éléments que rassemble le texte ne constituent pas toujours en eux-mêmes, un sentiment intense de honte. C'est au contraire la mise en scène qui les entoure, qui provoque ce sentiment. Leiris l'affirme explicitement dans sa préface lorsqu'il évoque sa « règle » d'écriture :

Du point de vue strictement esthétique, il s'agissait pour moi de condenser, à l'état presque brut, un ensemble de faits et d'images que je me refusais à exploiter en laissant travailler dessus mon imagination ; en somme : la négation d'un roman. Rejeter toute affabulation et n'admettre pour matériaux que des faits véridiques (et non pas seulement des faits vraisemblables, comme dans le roman classique), rien que ces faits et tous ces faits, était la règle que je m'étais choisie²⁹.

Or le texte, discrètement déclamatoire lorsqu'il s'agit de retranscrire un élément présenté

27. *Ibid.*, p. 169

28. *Ibid.*, p. 155

29. *Op.cit.*, Michel Leiris, "De la littérature considérée comme une tauromachie", p. 14-15

comme honteux par l'autobiographe, accumule les formules, telles que « atrocement humilié » ou encore « affreusement mortifié » et cristallise à la fois un beau style, presque caricatural et grotesque. Certains épisodes révélant le sentiment d'impuissance intellectuelle nous incitent à relire *L'Âge d'homme* de façon très appuyée. L'autoportrait liminaire s'y prête, généreusement, lorsque Leiris confesse au lecteur son incapacité à parler *convenablement* les langues étrangères. Après le récit qui évoquait la fonction de « littéraire », l'autobiographe exprime les failles de l'écrivain, et l'angoisse du littéraire. Non pas l'impossibilité de maîtriser le langage, les langues étrangères — Leiris a traduit en effet plusieurs articles du peintre Francis Bacon. Mais plutôt, une honte encore plus « petite », et paradoxalement plus difficile à mettre en phrase la honte d'écorder la langue, la crainte d'érafler le langage, de l'abîmer, la hantise de commettre des « fautes » de langage :

Sans être à proprement parler un voyageur, j'ai vu un certain nombre de pays : très jeune, la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre ; plus tard la Rhénanie, l'Égypte, ma Grèce, l'Italie et l'Espagne ; très récemment l'Afrique tropicale. Cependant je ne parle convenablement aucune langue étrangère et cela, joint à beaucoup d'autres choses, me donne une impression de déficience et d'isolement³⁰.

On note que l'adverbe « convenablement » pourrait poser la question du beau style et de l'esthétique du texte que nous avons évoquée précédemment. Mais cette incapacité face au langage, fait de Leiris un homme écarté du monde, de l'autre, et de lui-même. Cette impression de claustration est à la fois extérieure et intérieure. De même, *La règle du Jeu*, a souvent noté l'impuissance de l'écrivain face à la poésie, à son langage, et au rôle du poète. En témoigne un extrait de son *Journal*, dans lequel il exprime son impuissance face à l'activité poétique, et face à l'attitude du poète : celui qui « sent, prend conscience et domine, — qui domine, transmue son déchirement³¹ » :

La honte que j'éprouve à ne pas constamment réagir poétiquement : même devant une mort immédiate. Pas d'illuminations discontinues (se produisant seulement dans des cas favorables) mais un système constant de représentation du monde, une série continue de perceptions poétiques douée du même caractère de nécessité permanente que si notre pensée tout entière, et à tous les degrés de conscience, répondait à des catégories mythiques, avait — en quelque sorte — une structure mythique³².

Le sous chapitre « Mon oncle l'acrobate » va nous permettre de mieux cerner ce sentiment d'impuissance face au métier d'écrivain. Étant enfant, la mère de Leiris hébergeait son propre frère, l'« oncle Léon » ; ce dernier venait de rompre avec sa femme. La figure de l'oncle acrobate est présentée paradoxalement comme un homme « [...] qui souffrait d'une fracture au poignet et [qui] n'avait personne pour le soigner³³ [...] », condamné pour le moment à l'immobilité. Dans ce sous chapitre, Leiris témoigne d'une prédilection pour le corps blessé. La blessure de l'oncle n'est nullement une coïncidence puisqu'elle traduit, de façon métaphorique, l'impossibilité d'écrire, la dégradation d'un corps pris par le vertige de l'écriture. Ce faisant, la fracture au poignet peut faire écho à la main de l'écrivain, et à son angoisse face à l'acte d'écriture. L'acrobate présente ici l'image de l'écrivain qui ne peut plus jongler avec les mots. Leiris souligne donc l'impuissance du corps qui ne peut s'adonner à l'écriture. Et cette impuissance est redoublée lorsqu'il relate le récit de la chute de sa mère. L'oncle et l'enfant, spectateurs de cette scène, totalement démunis et paralysés, l'un à cause de sa fracture, et l'autre par la peur, sont mis en miroirs, et montrent leur impuissance. Dans ce récit, le corps est envisagé comme la métaphore de la pensée :

Un matin que, me tenant dans ses bras, elle [la mère] entraînait dans la chambre de mon oncle pour lui donner les soins que sa blessure nécessitait, ma mère glissa et tomba à terre très brutalement. Ayant

30. *Op.cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 25

31. *Op.cit.*, Michel Leiris, *Journal*, p. 300

32. *Ibid.*, p. 300

33. *Op.cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 75

heurté malencontreusement l'angle d'un meuble, elle se fit un trou à la tête et saigna abondamment. Mon oncle, incapable de la secourir à cause de son bras en écharpe, assistait impuissant à la scène, jurant et réclamant du secours. Quant à moi, je poussais des cris de putois, étant tombé sur le menton et m'étant fait, d'ailleurs, un mal suffisant pour ne pouvoir remuer les mâchoires qu'avec douleur pendant plusieurs jours³⁴.

L'image d'un corps qui se vide de son sang, pourrait nous faire penser également au travail d'écriture de l'autobiographe. En effet, comme l'a inscrit Leiris dans *Biffures*, l'écriture consisterait à « boucher [...] le trou de ce qui nous manque. » L'écrivain est donc condamné à fuir devant cet impossible remplissage. À travers la métaphore du corps de la mère c'est donc l'impuissance de l'écrivain face au genre autobiographique qui est illustrée ; ce genre littéraire où il est, selon les propos de Nathalie Barberger, « impossible d'en finir³⁵ ».

Du vêtement au fard : une stratégie cosmétique

Chez Leiris, le vêtement est comme une seconde peau. Il agit directement sur le corps, l'enveloppe, et le masque à la fois. Dès le commencement de son œuvre, l'autobiographe témoigne d'une élégance recherchée, et manifeste, plus loin dans le récit, un goût prononcé pour des artifices cosmétiques. Dans *L'Âge d'homme*, le vêtement et le fard apparaissent en effet comme des accessoires de prédilection, puisqu'ils semblent servir de couverture au corps. Comme s'il fallait le faire disparaître pour cause de son ignominie. Mais plus exactement, cette stratégie cosmétique semble être aussi un moyen de voiler le sentiment de honte. Parce que le corps est continuellement exposé au regard de l'autre, Leiris entend « murer » sa chair grâce au vêtement. Telle serait une des fonctions du vêtement et du fard dans *L'Âge d'homme*. L'autoportrait liminaire en témoigne, opposant le goût indéniable pour l'élégance à l'horreur humiliante du corps :

J'aime à me vêtir avec le maximum d'élégance ; pourtant, à cause des défauts que je viens de relever dans ma structure et de mes moyens qui, sans que je puisse me dire pauvre, sont plutôt limités, je me juge d'ordinaire profondément inélégant ; j'ai horreur de me voir à l'improviste dans une glace car, faute de m'y être préparé, je me trouve à chaque fois d'une laideur humiliante³⁶.

Bien que l'élégance tente de corriger la laideur d'un corps honni, les efforts vestimentaires demeurent cependant peu convaincants. L'autoportrait liminaire montre d'ailleurs que l'autobiographe se regarde tout en préservant une certaine distance avec lui-même. Sans épanchement et sans manœuvre de séduction, le regard à soi se place sous le signe de l'« objectivité. » Ce refus de proximité, ce refus d'un rapport sensible avec soi, qui va de pair avec une forme de sévérité et d'austérité langagière, semble même faire offense au genre autobiographique. En effet, Leiris désublime l'autobiographie, parce qu'il expose un « je » qui se masque dès le commencement de son œuvre. Le corps *rongé* de l'autobiographe est à cacher. L'autoportrait s'ouvre donc sur une lacune du sujet autobiographique, parce que ce dernier se présente comme un leurre.

Par ailleurs, cette fonction d'enveloppe protectrice en tant qu'écran entre le corps ou le visage nu et le monde extérieur, rendant le vrai moi opaque au regard des autres, contredit clairement le projet autobiographique lui-même, qui consiste à se « mettre à nu ». La première phrase de la note de 1924 qui découle de son *Journal*, dont on trouve une copie dans *L'Âge d'homme*, se charge de

34. *Ibid.*, p. 76

35. Nathalie Barberger, *L'Écriture du deuil*, Presses universitaires du Septentrion, « Objet », 1998, p. 254

36. *Op. cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 24

nous le rappeler : « Je porte dans mes doigts le fard dont je couvre ma vie³⁷. [...] » De plus, l'un des objectifs d'écriture autobiographique depuis Montaigne a été en effet d'arracher ce masque, et de se « dépeindre tout nu ». Or Leiris nous révèle, dès l'impitoyable autoportrait liminaire, qu'il aime à se « vêtir avec le maximum d'élégance », laissant entrevoir l'image d'un homme qui refuse de s'exposer, un homme qui s'éloigne de la vérité.

Le vêtement et le fard ont une fonction protectrice commune : ils tendent à rendre opaque le « je » leirisien au regard de l'autre. Soucieux de sa mise, Leiris entend orner son corps d'accessoires, comme s'il entendait dissimuler sa honte. Ce geste rappelle, *a priori*, un des récits de la *Métaphysique de mon enfance*, dans lequel l'enfant pouvait observer sa mère « orner » la pierre tombale de ses grands-parents maternels. Ici, la tombe semble représenter, métaphoriquement, le corps de l'autobiographe :

Ma mère m'emmenait parfois au cimetière du Père-Lachaise, sur la tombe de ses parents ou étaient exposés, sous un globe de verre les insignes maçonniques de mon grand-père (...) Trouvant toujours le globe cassé et les insignes mis en désordre par les mains de gens malintentionnés, ma mère avait fini par renoncer à cette exposition de reliques et se contentait d'orne la tombe avec des fleurs, des immortelles et des légères couronnes de perles³⁸.

Au plus loin de l'image sociale qui révolte et irrite directement l'autobiographe, naît, dans *L'Âge d'homme*, une approche plus objective et plus freudienne aussi, dans la mesure où le fard peut être interprété également comme un symptôme. Les rougeurs, qui font si honte à l'autobiographe, et qui peuvent surgir à tout moment sans raisons particulières, vont être en effet masquées par la poudre. La stratégie cosmétique vient donc déguiser et dissimuler les rougeurs, ces manifestations visibles d'une sensation intérieure. Si la critique voyait, dans le fait de se farder, un moyen de cacher certaines tendances homosexuelles, ces « esthètes » qui apparaissent dans *L'Âge d'homme* ; nous serions tentés de rattacher le fard avec le désir de masquer l'« invincible honte ». Les rougeurs, qui apparaissent enflammées dans l'exemple ci-dessous, doivent être en effet cachées parce qu'elles sont honteuses à exposer et à regarder :

Ayant la peau fréquemment irritée par le feu du rasoir, j'avais pris l'habitude de poudrer mon visage (et cela dès ma quinzième année) comme s'il s'était agi de le dissimuler sous une espèce de masque et d'achever d'empreindre ma personne d'une impassibilité égale à celle des plâtres³⁹.

Soulignant les frontières du corps, la rougeur se présente comme un véritable défaut corporel congénital. Et dans *L'Âge d'homme*, cette « anomalie », liée à la peau, provoque un sentiment de honte. D'où ce fantasme de vouloir changer de peau, et cette obsession de vouloir s'en débarrasser qui traverse l'écriture leirisienne.

Paradoxalement, Leiris montre que la stratégie cosmétique de la poudre et le désir d'élégance vestimentaire restent un leurre. L'extrait de Goethe qui ouvre le premier chapitre de *L'Âge d'homme* atteste notre propos. En effet, à travers l'image de la Méduse, cet extrait révèle la simulation d'un corps, comme s'il était au cœur d'une scène théâtrale. Le théâtre — vraie réalité — devient un des lieux de prédilection de l'écrivain. Exposant son corps comme un simulacre, l'auteur reste cependant lucide sur lui-même. Il se présente, en outre, comme une figure mystifiée, consciente de sa mystification, « [...] cette habitude que j'ai toujours de [...] me comporter comme si j'étais sur un théâtre », avoue-t-il. Dans cette aporie du masque et du costume, Leiris entend donc dépasser cette illusion, par l'extrapolation poétique en convoquant des modèles imaginaires.

37. *Ibid.*, p. 153

38. *Op. cit.*, Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 28

39. *Ibid.*, p. 183

La mise recherchée, et ce goût prononcé pour le masque, l'élégance et le plâtre, appellent plusieurs modèles littéraires parmi lesquels figure Axel Heyst. Dans *L'Afrique fantôme*, l'autobiographe s'identifie en effet au portrait de ce héros, tiré du roman *Une victoire* de Conrad. Il s'agit de se dépeindre comme un gentleman timide, soucieux de son apparence ; un homme précieux, très élégant, trop élégant nous semble-t-il, qu'il en ait curieusement « honte ».

Conclusion

La honte, chez Leiris, ouvre un autre espace d'écriture autobiographique, un espace de pensée presque impensable, un espace « authentique ». *L'Âge d'homme* dresse un cruel inventaire des déficiences de l'autobiographe. Se voir à distance, regarder d'un point extérieur, quitter les lieux, et transformer le sujet honteux horriblement présent, en objet à penser. Ce regard de distance à lui-même permet de mieux saisir le « je » de la honte, et le « je » qui fait honte à se mettre en phrase. En effet, l'écriture met en scène un « je » humiliant et humilié, qui ne cherche pas la complaisance de son lecteur ; un « je » qui, sur le mode déplacé, ne s'écrit pas sans y introduire « l'ombre d'une corne de taureau » dans les plis et les replis du texte. Mais plutôt un « je » qui se met en danger de mort au point de vouloir, sur le plan social, « mourir de honte ».

À un autre niveau, le sentiment de honte est aussi « bassesse » chez Leiris. Les aveux de l'autobiographe ne sont pas uniquement des ignominies majeures. Se confesser et s'exposer « tel que je suis », comme un être nu, sans manœuvre de séduction, et sans cesse en proie aux manifestations de la honte, tel est l'une des courbes de *L'Âge d'homme*. Par ailleurs, Gilles Deleuze a montré dans son essai *Qu'est-ce que la philosophie ?* que la honte ne désigne pas systématiquement des scènes atroces et ignobles. La honte d'être un homme ne s'éprouve pas seulement dans des situations extrêmes décrites par Primo Levi, nous dit-il, mais aussi, dans des « conditions insignifiantes, devant la bassesse et la vulgarité d'existence⁴⁰ ». D'où cette tension entre tragique et burlesque, entre bassesse et ignominie qui parcourt l'œuvre.

La honte est un affect qui lui permet de s'identifier avec le « maximum de véracité⁴¹ » puisqu'elle fait tomber les masques. L'écriture de la honte est une écriture à vivre, une écriture pour se sentir vivre. La honte est en effet une manière de faire exister le « je » qui s'énonce dans le travail d'écriture autobiographique et à la fois, un moyen possible d'atteindre cette « authenticité ». En outre, l'écriture de la honte entre par effraction dans l'espace autobiographique, et force le sujet à sortir du secret, et à s'exposer publiquement.

Cet affect renferme une double fonction. Perçue comme un véritable témoignage public, la honte est paradoxalement valorisée dans le genre autobiographique. L'écriture de soi serait envisagée sous un angle thérapeutique pour le narrateur, bien que le genre autobiographique lui-même est, comme l'a illustré Nathalie Barberger, « une manie inguérissable », un « travail perdu d'avance, un genre impossible⁴². » L'écriture de la honte est supposée exercer une fonction « cathartique » sur le sujet qui s'énonce dans le texte. Envisagé tantôt comme un moyen de faire face à soi-même, tantôt comme une tentative de guérir ce symptôme qu'est la honte, *L'Âge d'homme* énonce également une souffrance « froide », sans sentiment, sans honte.

Leiris entend se dépeindre comme un être rongé par les différents affects qui accompagnent le sentiment de honte. Ce sentiment, sous toutes ses formes, tel que la violence, l'infériorité, l'impuissance, l'indignité, la culpabilité se présente comme de violentes humiliations qui fragilisent physiologiquement et psychologiquement le « je » de *L'Âge d'homme*. Comme coupé à l'intérieur de

40 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, p. 103

41 *Op. cit.*, Michel Leiris, "De la littérature considérée comme une tauromachie", p. 19

42 *Op. cit.*, Nathalie Barberger, *L'Écriture du deuil*, p.239

lui-même, l'autobiographe revit sa honte dans son travail d'écriture. Elle est en effet à chaque fois réactualisée par l'œil du lecteur.

Dans *L'Âge d'homme*, l'expression narrative de la honte participe de la constitution de l'identité, et engage un vécu intime du corps. En ce sens, elle constitue l'un des premiers élans qui mènent le sujet autobiographique, en désintégration psychique, à une réappropriation de soi, de son identité. La honte est donc paradoxalement une restitution de se penser soi-même. La parole délivre, l'écriture aussi. L'œuvre de Michel Leiris a su « arracher les aveux », comme disait Freud, tout en sombrant progressivement dans ce sentiment invincible, si bien que le sujet autobiographique jouissait de ces effets d'opprobre. Mieux, le plaisir d'écrire vient aussi, en partie, de cette capacité à se faire mourir de honte dans la littérature.

Or l'écriture de soi, dans un genre littéraire dite de *confession*, qui a été intimement réanimée par d'autres disciplines épistémologiques telles que la psychanalyse et l'ethnologie, ne semble pas « guérir » ou délivrer totalement l'autobiographe des sentiments de culpabilité :

Moi qu'on peut tenir pour un spécialiste de la confession littéraire, j'aurai sans doute accordé trop de crédit au dicton péché avoué est à demi pardonné, dicton qui tend à faire croire que l'on est quitte après l'aveu⁴³.

En somme, le sentiment de honte nous confronte continuellement au paradoxe. Dans cette aporie de la honte, l'autobiographe s'attache également à souligner les aspects exaltants. La honte pousse en effet le « je » qui s'énonce à exister, et l'empêche à la fois de se révéler sous son meilleur visage. Entre fruit de l'humiliation et source d'humilité, elle permet au sujet de se dépeindre dans un espace complexe, partagé entre la déchéance, le déchirement, l'admiration et la sauvegarde du sujet narcissique. Chez Leiris, exposer sa honte n'amène donc pas inéluctablement le sujet dans une impasse. Au contraire, l'expérience de la honte le dirige progressivement vers la connaissance, si difficilement saisissable, de cet « âge d'homme ».

Santino Calcagno

⁴³ *Op. cit.*, Michel Leiris, *Journal*, p. 783